

La collection *Monde en cours*
est dirigée par Jean Viard

Armin Arefi

Dentelles et tchador

La vie dans l'Iran des mollahs

© Éditions de l'Aube, 2009
www.aube.lu

ISBN 978-2-7526-0551-1

éditions de l'aube

Éteignez tout. Oubliez tout.
Préparez-vous à danser, rire et pleurer.
Vous allez vivre une expérience iranienne...

Août 2005, Roissy-Charles-de-Gaulle, je suis tout excité. J'emprunte la passerelle qui me conduit vers l'Airbus A330 d'Air France. Destination : Iran, pays des mollahs. Après vingt et une années en France, j'ai décidé de changer d'air et de m'installer dans le pays d'origine de mes parents pour y exercer mon métier de journaliste. Non que je n'aime pas la vie parisienne, mais j'ai besoin de connaître d'autres émotions.

Mes parents, mes amis, tous sont inquiets pour moi. C'est peu dire. Les Iraniens viennent d'élire au poste de président de la République Mahmoud Ahmadinejad, ultraconservateur parmi les conservateurs. Personne ne l'attendait à pareille fête, moi le premier. Attention, on ne rigole plus. Pour moi, l'Iran, c'est les tchadors qui parcourent les rues en compagnie de mollahs barbus enturbannés. C'est l'islam, que l'ayatollah Khomeyni, père fondateur de la République islamique, a remis au goût du jour il y a trente ans. L'islam qui veut aujourd'hui se doter de la bombe atomique.

L'Airbus est comble. Très peu d'Iraniens, uniquement des hommes d'affaires. Total, Valéo, Renault sont au rendez-vous.

— L'Iran, un enfer ? Un paradis pour les affaires oui ! me révèle Jean, cinquante ans, employé chez Citroën. Le ton est donné. Deux rangs derrière moi, un jeune étudiant iranien aux cheveux longs. Il s'appelle Shahram, a vingt-sept ans et semble très préoccupé. Il m'explique avec le sourire qu'il a rapporté 90 kilos de bagages avec lui, en comptant les cadeaux et les effets personnels. Il a donc dû déboursier 2000 euros en plus de son billet. Mis à part ce petit détail, c'est une tout autre chose qui le tracasse. Cela fait cinq ans qu'il s'est illégalement enfui de son

Pour des raisons de sécurité islamique, tous les noms des personnages du livre ont été changés.

pays (à dos d'âne) pour Londres, en raison de son activisme politique. Or aujourd'hui, son père étant mourant, il a absolument tenu à faire le voyage, peu important les conséquences. Il a tout de même pensé à contacter l'ambassade d'Iran à Londres, qui l'a assuré qu'il ne courait aucun risque.

Deux heures du film *Love Actually* me remettent les idées en place. Et il faut que j'en profite, parce que ce n'est pas en Iran que je vais en trouver... Enfin, nous y sommes. «Bienvenue en République islamique d'Iran. En raison de la loi en vigueur, il est demandé à Mesdames de ne pas oublier de porter le voile, nous vous en remercions», annonce au micro l'hôtesse en chef. Comme tout le personnel, elle ne sortira pas de l'appareil, jusqu'au vol retour... deux heures plus tard. Nous descendons de la passerelle. Un autobus vient nous chercher sur la piste. Il fait très chaud, environ trente degrés à trois heures du matin, mais heureusement très sec aussi. Le conducteur accélère et freine par à-coups, nous projetant violemment les uns sur les autres. Nous pénétrons enfin dans le hall d'arrivée, un vieux bâtiment froid et austère datant de l'époque du shah.

Accrochés au fond de la salle, deux grands portraits le dominant. Il s'agit, à gauche, de l'ayatollah Khomeyni, et à droite de son successeur désigné, l'ayatollah Ali Khamenei, actuel Guide suprême, c'est-à-dire la plus haute autorité du pays. Trois interminables queues s'échappent des quatre bureaux de douane. Après quarante minutes d'attente angoissée, mon tour vient. Le flic, un jeune homme à la barbe de trois jours, me fixe sèchement, avant de m'adresser un court «*Salam*» (Bonjour). Il saisit brutalement mon passeport, tapote mon nom sur son clavier, regarde à nouveau mon document pendant de longues secondes, puis y frappe violemment son tampon, avant de me glisser le précieux sésame sans mot dire.

Malheureusement, Shahram n'aura pas la même chance. Comme pour moi, le douanier se saisit de son passeport, et rentre ses données dans son ordinateur. Mais il ne le lui rendra pas. Il interpelle immédiatement ses collègues, qui se ruent sur notre étudiant, avant de l'embarquer on ne sait où, malgré

les promesses de Londres. Le jeune homme a beau crier et se débattre, il sait qu'il ne reverra sans doute plus jamais son père, ni d'ailleurs la liberté. Autour de lui, l'effroi s'est emparé de l'ensemble des passagers du vol, qui baissent la tête et poursuivent leur attente.

Trois quarts d'heure pour récupérer mes valises et je file vers la sortie. Je m'approche des portes électriques. Deux lignes: la verte, rien à déclarer et... la rouge. Une goutte de sueur glacée s'échappe de mon crâne et glisse sur ma joue. J'ai dans mon sac à dos le dernier *FHM* avec en couverture Clara Morgane, ainsi qu'une cargaison de cervelas au porc cachée dans mon sac, sans compter ma serviette de bain représentant une Brésilienne dans son plus simple appareil... Un homme m'interpelle pour me demander d'où je viens et pour combien de temps. Je réponds:

— Paris, durée indéterminée.

Il sourit, et m'indique alors gracieusement de me diriger vers la zone rouge.

— C'est fichu! Je suis grillé, me dis-je.

Une femme en tchador d'un certain poids me salue sèchement, et ouvre mon sac. Elle en sort la serviette et l'examine. Mon cœur palpite. Or la très chère employée omet de la déplier et donc de découvrir l'autre face. Ouf! Je suis béni!

— Tout est bon, Monsieur. Bienvenue en Iran.

Les portes de sortie s'ouvrent enfin. Une foule en délire m'acclame. Je sors avec mon chariot. Les flashes crépitent. Les gens se bousculent. Serais-je soudainement devenu Brad Pitt? La sensation est unique. L'effet garanti. Malheureusement, ce n'est pas pour moi que cette foule s'est déplacée. Des dizaines d'Iraniens expatriés sont de passage dans leur pays natal. Quant à moi, personne ne m'attend ce soir. Je hèle un taxi.

— Viens, *Azizam* (mon chéri), bienvenue en Iran, me lance Hamid, cinquante ans.

— On se connaît, Monsieur? vais-je lui répondre froidement.

Il éclate de rire. Je lui demande alors quel temps il fait en ce moment.

— Il fait bon, mon fils, il fait bon. C'est le paradis ici...

La suite? Un long monologue. Il me connaît depuis moins d'une minute mais il va me raconter toute sa vie...

Des espoirs qu'il place en Ahmadinejad, modeste Téhéranais comme lui, qui a ridiculisé le riche et corrompu Rafsandjani, ancien président iranien. De l'énergie atomique, qui est «le droit inaliénable du peuple iranien». De sa femme, qui crie trop à la maison pour pas grand-chose. De sa seconde épouse, divorcée depuis deux ans, avec qui il s'est marié temporairement il y a six mois, sans que sa moitié le sache. De la situation économique du pays, «catastrophique» selon ses dires, et cela grâce au président réformateur sortant, Mohammad Khatami, «qui n'a pensé qu'à raccourcir les jupes des filles». De son travail, qu'il doit combiner avec celui d'employé des bureaux de poste, s'il veut continuer à payer l'université de ses trois enfants. D'ailleurs, son aîné aurait déjà rencontré l'âme sœur... une jeune fille très pure que son père lui aurait dénichée dans la famille.

Arrivé à destination, Hamid n'en perd pas pour autant le nord.

— Mon chéri, il me faudrait un petit supplément sur le prix convenu. Tu avais tout de même trois lourdes valises à transporter dans mon petit coffre!

Constatant mon hésitation, il annonce:

— Écoutez, soyez mon invité. Ne payez rien, vous valez beaucoup plus.

Ravi, je m'en vais rentrer chez moi, ou plutôt chez mon grand-père. Mais c'est compter sans Hamid, qui me rattrape en courant.

— Ça fera 4 000 toumans¹, Monsieur.

— Mais... vous m'avez dit que c'était gratuit?

Il s'esclaffe nerveusement.

— Mais non, Monsieur, c'était un *tarrof* (politesse)!

Désabusé, je m'en vais lui donner la somme demandée.

— Cette fois-ci, soyez vraiment mon invité, mon chéri, me jure-t-il alors.

Tout près de chez mon grand-père, le *meydoun* Vanak (carrefour Vanak). Là-bas, l'ambiance est enivrante. L'animation permanente. Un aveugle joue une mélodie mélancolique au santour, alors qu'un autre vend des flacons de vernis à ongles dans un carton.

Plus loin, une camionnette étend ses plus beaux foulards, alors que de haut-parleurs s'échappe le glacial prêche du matin. Aux quatre coins de la place, des taxis collectifs à partager plaisantent et crient, chapelet ou pistaches à la main, leur destination finale d'une voix nasillarde. Quelle que soit l'heure, il se passe toujours quelque chose à Vanak.

Je suis tout de suite frappé par la jeunesse des Iraniens, et des Iraniennes... Où sont passés les tchadors noirs, symbole légendaire de l'Iran, comme Paris a sa tour Eiffel?

Beaucoup de filles – que dis-je, de femmes – arpentent les rues de Téhéran, comme de véritables *top models*. Regard froid, nez opéré retroussé, cheveux décolorés dépassant allègrement des deux côtés du foulard qui n'a plus rien d'islamique. Manteau serré à souhait dévoilant sans peine les formes de leur corps. Elles sont irrésistibles, et laissent pantois sur leur passage les Iraniens, qui s'arrêtent, la gueule ouverte et la langue pendante, immobiles. Quelle bande de pervers! On voit également des tchadors noirs passer ici et là. Mais ils sont âgés et minoritaires.

Derrière ce beau spectacle, se dressent fièrement les monts de la chaîne de l'Alborz, massif de plus de 4 000 mètres d'altitude. Pour un pays que je pensais désertique, je suis agréablement surpris. Par contre, le trafic routier est monstrueux. Les nombreuses Paykans, voitures nationales iraniennes datant de 1960 (copies de la Hillman anglaise), côtoient les Peugeot, Toyota et toutes dernières Mercedes. Et la seule loi régissant tout ce trafic est celle de la jungle. Les Iraniens passent leurs nerfs sur la pédale de gaz.

1. 4 000 toumans = 4 euros.

Je n'arrive pas à traverser la rue, sous peine de me faire écraser. Il me faudra une demi-heure pour oser franchir le pas...

Dès les premiers jours, je suis surpris de l'accueil que m'offre ma famille. Je suis la star. Je ne connais pourtant personne, mais tout le monde désire me voir et m'inviter chez lui. «Armin! Bien sûr! Le fils de notre petit Siamak! (mon père).» Déjeuner, dîner, pas un espace de libre sur mon agenda. Mais quel plaisir! On me sert des repas exquis. Le fameux *chelo* kebab (brochettes d'agneau et riz), ainsi que le *ghormeh* sabzi (agneaux, épices, et riz). Mon estomac est aux anges. Attention! Pire que les somnifères, ces mets vous entraînent inlassablement vers votre doux lit. De l'autre côté du salon, autour d'une table séparée, les hommes s'avalent des shots de whisky, ou le dernier vin fait maison. Ils se congratulent et se racontent les dernières blagues pas très islamiques. Assises sur le canapé, les femmes, elles, papotent et cancanent en buvant du thé.

Chaque réception présente aussi son lot de danses où j'ai tout le loisir d'admirer se trémousser mes magnifiques cousines (éloignées) sous l'œil attentif de leur mère.

— Allez, Armin, viens me rejoindre, me lance Eilnaz, l'une d'entre elles. La danse est torride et attise tous les regards... *Hala dast! Dast! Dast!* (Maintenant les mains! Mains! Mains!), reprend en rythme l'ensemble de la famille en applaudissant.

Le show terminé, Maman Eilnaz s'approche de moi :

— Que fais-tu dans la vie, mon petit Armin? Ne viendrais-tu pas de la fameuse université de la Sorbonne? (C'est la seule université parisienne connue en Iran.) Mon chéri, tu es invité chez nous jeudi soir, me félicite-t-elle. Ensuite, ma petite Eilnaz t'emmènera où tu veux...

La fête terminée, j'aurai pourtant droit au sermon de mon grand-père :

— Cher Armin, si tu savais ce que toute la famille a dit sur toi et l'autre, là! Attention, tu es ici le ticket gagnant du loto, pour elles. Ne te laisse pas griser.

Peu importe, moi qui étais assez esseulé en France question famille, je suis servi, et cela me fait diablement chaud au cœur.

Pour pouvoir faire du journalisme en Iran, j'ai absolument besoin de la carte de presse iranienne, délivrée par l'Ershad, ou ministère de la Culture et de la Guidance islamique, dont la mission est de me guider vers le droit chemin. Cette carte m'est indispensable car, si je me fais attraper sans, je suis hors la loi.

Ma première visite au département Presse étrangère d'Ershad me réserve une bien belle surprise. Moi qui m'attends à n'y trouver que de vieux barbus, je suis agréablement étonné de n'y découvrir que des femmes, et assez jeunes qui plus est. Mais je vais vite déchanter.

La responsable, madame Eqbali, me dirige vers une salle, au fond du couloir. Là, deux hommes au physique impressionnant, beaucoup plus austères, et mal rasés. Eux ne rigolent pas une seconde et me posent des questions beaucoup plus privées :

— Que viens-tu faire en Iran? Que veux-tu écrire? Que fait ton père? Ton grand-père? Où habites-tu? Ou encore: Comment trouves-tu les Iraniennes? As-tu une copine? Qui préfères-tu? Zidane ou Ali Daei (son équivalent iranien)?

— J'aime autant Zidane qu'Ali Daei, tout comme j'aime autant la France que l'Iran, mes deux pays, vais-je leur répondre. Je suis ici pour faire du journalisme, mon métier, et je ne suis l'envoyé de personne. Je trouve juste que l'Iran fait trop peur en Occident, une sensation que je n'ai pas encore connue ici.

Les deux individus réfléchissent un bon moment, ce qui commence à me faire douter. Ayant la double nationalité, il m'est beaucoup plus facile de me rendre en Iran qu'un journaliste lambda. Je n'ai pas besoin de visa. Par contre, en cas de pépin, je suis considéré comme cent pour cent iranien, et l'ambassade de France – elle me l'a rappelé hier – ne pourra strictement rien faire pour moi.

Quoi qu'il en soit, nous sommes quatre journalistes français en Iran, vingt mille en France. Le choix est vite fait, non? Un seul détail. Je n'ai le droit de travailler qu'avec un unique organe de presse. Pas deux. Ni trois. Difficile, quand on est journaliste indépendant. En revanche, bonne surprise: zéro censure en Iran pour

les journalistes étrangers. Le seul souci, c'est que je suis ici avec un passeport iranien, alors que mes articles paraissent en France.

Bonne nouvelle: mon accréditation est acceptée. Youpi! Uniquement avec *L'Équipe*. Merde. Qu'à cela ne tienne. Mon travail peut débuter.

Un pur produit de la révolution islamique. Voilà ce que semble être Mahmoud Ahmadinejad. À la surprise générale, cet ultraconservateur inconnu vient d'être élu président de la République islamique, premier laïc à un tel poste.

Mahmoud Ahmadinejad est le quatrième d'une modeste famille de neuf enfants de Garmsar, hameau situé à quatre-vingt-dix kilomètres de Téhéran, où son père exerce le métier de forgeron. Pourtant, le jeune Mahmoud n'en est pas moins bossueur. À dix-neuf ans, il passe le concours national d'entrée aux universités, et termine cent trente-deuxième sur quatre cent mille participants. Ce remarquable score lui permet d'intégrer, en 1976, la prestigieuse université des Sciences et de Technologie où il étudie l'ingénierie civile. Il obtient son doctorat en transports publics en 1997 et se fait alors appeler docteur Ahmadinejad.

En marge de cette carrière, il a multiplié les activités politiques. Dès son entrée à l'université, l'extrémisme de ses positions lui ouvre la porte du syndicat étudiant islamiste du Bureau de consolidation de l'unité (BCU), un des groupes à l'origine de la prise d'otages de l'ambassade des États-Unis à Téhéran en 1979.

En 1980, Ahmadinejad et le BCU jouent un rôle clé dans ce que Khomeyni a appelé la «révolution culturelle islamique», c'est-à-dire la purge des enseignants et des étudiants dissidents, dont beaucoup sont arrêtés et exécutés. Le jeune homme entre ensuite dans le groupe de la «sécurité interne des Gardiens de la révolution», organisation militaire parallèle à l'armée régulière. Selon les partisans réformateurs, Ahmadinejad était un bourreau «interrogateur et tortionnaire cruel» de milliers de prisonniers politiques à la prison d'Evin.

Après avoir activement participé à la guerre contre l'Irak dans la milice des *bassidjis*, il devient, en 1986, officier

supérieur des Gardiens de la révolution, affecté aux «opérations extraterritoriales». Ahmadinejad est alors soupçonné d'être le cerveau d'une série d'attentats et d'assassinats d'opposants au Moyen-Orient et en Europe, selon des sources au sein même des Gardiens de la révolution. La guerre terminée, il est nommé gouverneur de province dans le nord-ouest du pays et conseiller au ministère de la Culture, avant d'être écarté par les réformateurs fraîchement élus en 1997.

En 2000, pour mettre fin à l'hégémonie réformatrice au Parlement et à la présidence, le Guide suprême, l'ayatollah Khamenei, ordonne la création de groupes ultraconservateurs. Fort d'un inconditionnel soutien du Bassidj et des Gardiens de la révolution, Ahmadinejad fonde un puissant réseau de néo-intégristes, Abadgaran-e Iran-e Islami (les bâtisseurs de l'Iran islamique), en étroite relation avec les Gardiens de la révolution, ayant pour but de ranimer la rhétorique du fondateur de la République islamique, l'imam Khomeyni. Et cela marche. Profitant de la déception du peuple envers les réformateurs, et d'un très faible taux de participation de 13 %, le groupe remporte les municipales en 2003, et désigne comme maire un de ses leaders, Mahmoud Ahmadinejad.

Une fois en fonction, il tranche avec ses prédécesseurs et crée la polémique en transformant les centres culturels de la capitale en centres religieux, en séparant employés hommes et femmes dans les ascenseurs de la municipalité, ou en suggérant d'enterrer les corps des martyrs de la guerre Iran-Irak dans les principales places de la ville. Néanmoins, Ahmadinejad insiste aussi sur la charité en distribuant des soupes aux plus démunis. L'année suivante, Abadgaran remporte haut la main les législatives après une abstention record. Le parti semble ainsi en position idéale pour l'élection présidentielle de 2005.

Dans cette campagne, se présente un illustre inconnu du public, qui s'autoproclame le «balayeur de la nation». Devinez de qui il s'agit?

Au contraire de ses adversaires, le «candidat du peuple» parcourt de nombreux villages déshérités à travers le pays. Sa devise:

«C'est possible et nous pouvons le faire.» («Yes, we can.») Il porte une barbe de trois jours mal taillée, des cheveux gras et un costume gris usé. Il insiste sur sa vie modeste, sa petite maison où il continue à vivre, ou son épave de voiture.

Pointant du doigt les échecs économiques du président réformateur sortant Khatami, il promet, à l'instar de son modèle Khomeyni, de «ramener les revenus du pétrole à la table du peuple», mais aussi de «couper la main de la mafia de l'argent et des clans familiaux», référence à peine voilée à Ali Akbar Rafsandjani, conservateur modéré favori pour la présidentielle. Sans compter l'abstention record des nombreux jeunes déçus déjà prévue dans les grandes villes.

La voie semble donc ouverte à Ahmadinejad, d'autant plus qu'il est le protégé du Guide suprême. Pourtant, deux ombres à ce tableau.

Tout d'abord, le puissant conservateur modéré Rafsandjani, vieux briscard de la République islamique, qui prône un rapprochement avec l'Occident et compte sur le soutien des nantis. Vient ensuite le modéré Mehdi Karoubi qui, comme Ahmadinejad, joue lui aussi sur le terrain du populisme, en promettant 50 euros à chaque famille.

Au premier tour, Ahmadinejad fait sensation en arrivant second avec 19,5 % des voix, derrière l'intouchable modéré Rafsandjani (21 %), que tout l'Iran voit déjà président avant l'heure. De multiples plaintes pour fraudes sont déposées contre les pressions exercées par la milice *bassidj* dans de nombreux bureaux de vote. Selon Mehdi Karoubi, «un réseau de mosquées, de Gardiens de la révolution et de *bassidjis* a été illégalement mis en place pour produire et rassembler des soutiens pour Ahmadinejad». À la suite de la demande du Guide suprême de cesser ces allégations, Karoubi a démissionné de tous ses postes politiques.

Mais ce n'est pas tout. Durant toute la campagne, Ahmadinejad est aidé par un groupe de religieux influents dont il épouse la cause: les Hojatieh. Cette secte est persuadée que seule la création d'un chaos sur terre permettra le retour du Mahdi, le

douzième imam caché de l'islam, qui instaurera alors la justice et la paix sur terre. Au début de la révolution, même l'imam Khomeyni trouvait leurs idées trop extrémistes. Ils ont donc formé une société secrète. Aujourd'hui, ils œuvrent à transformer ces croyances messianiques en politique gouvernementale. Leur leader est l'ayatollah ultraconservateur Mesbah Yazdi de Qom, mentor idéologique d'Ahmadinejad et qui se verrait bien Guide suprême...

Alors que tout l'Occident comparait déjà ce second tour au Le Pen-Chirac de 2002, en Iran ce n'est pas le Chirac local qui va l'emporter. Considérant Rafsandjani et son immense fortune acquise sous sa présidence comme le symbole de la corruption en Iran, et renforcé dans cette idée par de vastes campagnes de dénigrement sur sa personne, le peuple élit Mahmoud Ahmadinejad, avec 61,7 % des voix contre 35,9 % pour son adversaire. Rafsandjani se plaint alors d'interventions «organisées et injustes» ayant conduit à «guider» les votes.

Dès sa victoire, Ahmadinejad met de côté ses promesses sociales et proclame: «Grâce au sang des martyrs, une nouvelle révolution islamique a surgi [...], et sa vague atteindra bientôt le monde entier.» À l'étranger, il accuse l'ONU d'être «unie contre le monde de l'islam».

Le nouveau président iranien vient de présenter la liste finale de son cabinet. Parmi ses vingt et un ministres, treize sont d'anciens officiers ou responsables au sein des Gardiens de la révolution, cinq sont d'anciens membres du service des renseignements (Vevak), et quatre des Hojatieh. Quelqu'un se serait-il fait avoir?

Pour une surprise, c'en est une. Personne, à la veille des élections, n'aurait parié un sou sur Ahmadinejad. Beaucoup le voyaient même arriver dernier. Pourtant, lorsque l'on jette un coup d'œil à son parcours, on comprend qu'il n'aurait pas pu passer à côté...

Beaucoup de fraudes ont émaillé ces deux tours. Certains témoins affirment avoir assisté à des bourrages d'urnes de la part du Bassidj. D'autres déclarent que des dizaines de milliers

de personnes étaient amenées en bus de bureau en bureau, pour voter à plusieurs reprises avec le même passeport.

D'après tous les témoignages que j'ai recueillis auprès des masses populaires, celles-ci ont principalement voté pour le modéré Karoubi au premier tour. Pourquoi? Tout simplement pour recevoir les 50 euros qu'il leur avait promis...

Au soir du premier tour, il arrivait en troisième position, avec seulement sept cent mille voix de retard sur Ahmadinejad, soit deux points de moins. Un nombre de voix très facile à mobiliser en Iran. Karoubi au second tour, il aurait battu à plates coutures Rafsandjani le corrompu, et serait devenu président. Mais voilà, il ne bénéficiait du soutien de personne...

Par contre, ces mêmes fraudes n'expliquent pas la victoire d'Ahmadinejad au second tour.

Au soir de son succès, Ahmadinejad devance Rafsandjani de plus de sept millions de voix. Certes, les Gardiens et les renseignements ont par exemple produit plus de cinq millions de CD vilipendant Rafsandjani. Mais cela n'explique pas tout. Comment les Iraniens ont-ils pu avaler les mêmes promesses populistes que celles de Khomeyni, alors qu'ils attendent toujours à leur table l'argent que ce dernier leur a promis il y a trente ans?

Il serait donc absurde d'ignorer les fraudes qui ont amené Ahmadinejad au second tour. Mais il serait tout aussi absurde d'ignorer le vote populaire du second tour qui l'a fait gagner.

Aujourd'hui, l'annonce du cabinet du nouveau président ne laisse subsister aucun doute. Les Iraniens, qui ont souhaité plus de justice sociale, vont bientôt faire un saut de trente ans en arrière. Ils peuvent se préparer à des jours difficiles. Mais ils ne récolteront que les fruits qu'ils ont semés.

Dans la rue, je suis le roi du monde. Une étourdissante chaleur m'envahit. Les gens me sourient, entament la discussion, me donnent confiance. J'ai soixante-dix millions d'amis. Je leur demande une direction, ils m'y amènent. Tout a l'air si facile. Et puis, leur humour! Blagues, chansons, c'est Gad Elmaleh à tous les coins de rue. Les Iraniens semblent nés avec le gène

de la joie de vivre. Du gamin au grand-père, de l'étudiante à la femme au foyer, tous sont à mourir de rire. Il suffit pour cela de grimper dans un de ces nombreux taxis collectifs que l'on partage, le temps d'un trajet, avec d'illustres inconnus, pour s'en rendre compte.

— Allez, entre, frérot, lance le conducteur de taxi.

Trois autres personnes ont déjà investi la vieille Peykan 1960. À ma gauche, une grand-mère joufflue avec son cabas, ainsi qu'un jeune à veste de cuir pianotant sur son téléphone portable. Devant, un quinquagénaire en complet gris. Le conducteur, vieil homme moustachu aux cheveux grisonnants, introduit une cassette dans son autoradio obsolète, et slalome entre les véhicules. C'est Haydeh, chanteuse iranienne décédée, à la voix enchantresse mais interdite en Iran, qui chante. Le chauffeur l'accompagne en duo en claquant des doigts. «Mon pays c'est l'Iran, ma patrie c'est l'Iran.» Le quinquagénaire remue les épaules en rythme; alors, la grand-mère pousse machinalement la chansonnette de sa voix aiguë et hésitante.

— Que voulez-vous, mes enfants, le pays est malade, tout comme moi, révèle-t-elle.

— Que se passe-t-il, mère? lui demande le jeune.

— Mon foie me fait mal, mon chéri. Je suis déjà allée chez le docteur Mahmoudi, rien n'y fait.

Préoccupé par cette annonce, le complet gris y va de son commentaire:

— Mère, le docteur Mahmoudi est incompetent; croyez-moi, allez chez le docteur Bakhtiari, c'est une perle. Allez-y, c'est promis?

Il lui écrit ses coordonnées sur un bout de papier.

— Merci mon fils. *Inch'Allah*, sois toujours heureux dans ta vie.

50 Cent fait son apparition dans le taxi. Ce qui a pour effet de faire rapper notre mamie. Oh non! Ce n'est que le téléphone du jeune homme qui sonne. Il décroche. Il s'ensuit une violente dispute avec son interlocuteur. Notre jeune lui jure qu'il n'est pas avec une autre et raccroche, les larmes aux yeux.